

Bernard Stiegler – Le pharmakon

Introduction

Il s'agit de présenter un aspect important de la pensée de Bernard Stiegler, à savoir l'importance de la notion de « pharmakon ».

Claude Poulain nous a rappelé que Bernard Stiegler a commencé véritablement à philosopher lors d'un séjour en prison, grâce notamment à Gérard Granel, professeur à l'Université de Toulouse, spécialiste de Husserl et de Heidegger. C'est ainsi qu'il a lu les premiers textes de Jacques Derrida, notamment « *La pharmacie de Platon* ».

« Pharmacie » renvoie à « pharmakon » qui signifie à la fois « poison » et « remède ». Dans un de ses Dialogues, *Phèdre*, Platon utilise ce terme à propos de l'écriture alphabétique.

L'écriture alphabétique, à l'époque de Platon, correspond au présent en matière de technique. Et l'on se pose la question que l'on pose à chaque nouvelle invention technique : est-ce une bonne ou une mauvaise chose, un remède ou un poison ?

La réponse de Platon consiste à dire que certes l'écriture alphabétique est d'emblée un poison, mais que sous certaine condition elle peut devenir un remède.

On pourrait qualifier ainsi la démarche initiale de Bernard Stiegler en disant qu'il veut penser notre présent technique, à savoir la « révolution numérique », comme Platon l'a fait pour son présent, l'écriture alphabétique.

De nos jours, on est en présence de deux discours :

- Celui des fabricants (Microsoft, Apple...) et de ceux (sociétés, gouvernements...) qui promeuvent la numérisation de tous les aspects de la vie.--> discours de promotion où l'on met en avant les bienfaits, les avantages à venir qui résulteront de cette numérisation.--> discours « technophile ».
- Celui des « réfractaires » qui n'en voient que les inconvénients, les risques.--> discours « technophobe ».

Dire comme le fait Bernard Stiegler que la numérisation est un pharmakon, c'est récuser le bien-fondé de cette alternative. Il ne faut pas penser en termes de « ou » mais de « et ». tout en précisant que les deux termes « poison », « remède » ne sont pas sur le même plan.

Platon et l'écriture alphabétique

Dans le *Phèdre* Platon expose un mythe relatif à l'invention de l'écriture. Et pour cela il nous transporte en Egypte.

- Teuth : dieu égyptien, inventeur, entre autres, de l'écriture, propose son invention à Thamous, roi de Thèbes, en lui en exposant les bienfaits :

-Teuth : « Cette science rendra les Egyptiens plus savants et facilitera l'art de se souvenir, car j'ai trouvé un remède pour soulager la science et la mémoire ». → remède.

- Thamous : « Tu lui attribues... tout le contraire de ce qu'elle peut apporter. Elle ne peut produire dans les âmes... que l'oubli de ce qu'elles savent en leur faisant négliger la mémoire... ils s'imagineront devenus très savants, et ils ne seront pour la plupart que des ignorants de commerce incommode, des savants imaginaires au lieu de vrais savants ». → poison.

Mais est-ce le discours de Platon ?

Dit autrement, la pensée de Platon sur l'écriture se confond-elle avec celle de Thamous dont Socrate est ici le porte-parole ?

Pour répondre il faut mettre en relation un passage de ce texte et un passage d'un autre texte de Platon , le *Gorgias*, dans lequel il met en garde contre les dangers de la parole :

-« Un discours peut charmer et persuader toute une foule, s'il a été rédigé avec art, même s'il ne dit pas la vérité » (*Gorgias*). → Puissance persuasive de la parole, « charme ».

-« Une fois écrit, tout discours roule de tous côtés ; il tombe aussi bien chez ceux qui le comprennent que chez ceux pour lesquels il est sans intérêt... S'il se voit méprisé ou injustement injurié, il a toujours besoin du secours de son père, car il n'est pas par lui-même capable de se défendre ni de se secourir » (*Phèdre*). → Faiblesse de l'écrit.

Or c'est par le fait de souligner la faiblesse de l'écrit que Platon se démarque des paroles attribuées à Socrate !

Pour Platon, c'est la faiblesse de l'écrit qui en fait l'intérêt : l'écriture permet de pratiquer un type d'exercice intellectuel nouveau, la lecture, différent d'un type d'exercice, traditionnel, celui des « maîtres de vérité ».

L'enseignement des « maîtres de vérité » est oral. Il joue donc sur la puissance (« charme », « persuasion ») de la parole. Cet enseignement oral facilite la constitution de

regroupements « sectaires » avec des « disciples » autour d'un « maître », détenteur d'une autorité conférée par la tradition.

-« Il y a dans la Grèce archaïque des fonctions privilégiées qui ont la « Vérité » pour attribut, comme certaines espèces naturelles ont pour elles la nageoire ou l'aile. Poètes inspirés, devins, rois de justice, sont d'emblée « maîtres de vérité ». dès son apparition, le philosophe prend la relève de ces types humains » (Marcel Détiene, *Les maîtres de vérité dans la Grèce archaïque*, p. 145).

A noter que dans le *Phèdre*, Socrate parle comme les Anciens : « je puis te rapporter une tradition des anciens, car les anciens savaient la vérité ».

Mais Platon fait dire à Socrate quelque chose qui rend possible un autre type de regroupement ; et ce quelque chose , c'est précisément l'écrit, et par là-même la lecture.

Qu'est-ce que lire dans cette perspective ?

- Lire, c'est « défendre » le sens d'un texte dès lors que son auteur est absent et ne peut donc plus le défendre. C'est se faire le « tuteur », l'« avocat » qui va remplacer le père absent.

Or, cette signification de la lecture correspond exactement à ce que Platon appelle « penser ».

-Socrate : Appelles-tu penser la même chose que moi ?

-Théétète : Qu'appelles-tu ainsi ?

-Un discours que l'âme se tient à elle-même et qu'elle entretient elle-même sur les choses qu'il lui arrive d'examiner... elle ne fait rien d'autre que dialoguer avec elle-même, se faisant les demandes et les réponses, affirmant et niant » (Théétète).

C'est ce qui fait que l'on doit distinguer deux choses souvent confondues, le dialogue socratique et le dialogue platonicien.

Dialogue socratique

Dialogue platonicien

Entre deux personnes

Entretien de l'âme avec elle-même

Oral, parole

Écrit, lecture

L'écriture, si elle favorise l'oubli, permet aussi cette pratique étrange, la lecture, où, plutôt que de chercher à l'emporter sur un adversaire, le lecteur doit se déprendre de lui-même.

Comprendre un texte, c'est d'abord le défendre en l'absence de son auteur. C'est la tâche même de la « pensée ».

→ Avec l'écriture, et la lecture qu'elle permet, deux créations humaines apparaissent :

- Une pratique mentale, la lecture des paroles d'un auteur absent dont il s'agit de redonner vie à ses propos. C'est la signification platonicienne de la philosophie. La lecture est comparée alors à un processus d'adoption d'un discours qui n'a plus son père pour le défendre. L'adoption, c'est le dialogue silencieux de l'âme avec elle-même. C'est ce que Platon appelle « penser ».
- Une forme originale de « communauté », non plus la communauté de « disciples », plus ou moins dévots, réunis autour d'un « maître », mais la communauté des lecteurs formée depuis Platon jusqu'à aujourd'hui.

Conséquence : si Teuth vante l'écriture en en faisant un remède pour soulager la mémoire, si Thamous et Socrate en font un poison, une « machine à décerveler » (Jarry), Platon en fait un « pharmakon », c'est-à-dire qu'elle est les deux !

Remarquons l'ordre des discours qui accompagnent l'écriture :

-D'abord Teuth, ensuite Thamous et Socrate, en dernier Platon !

→ Dans l'ordre d'apparition, la nouvelle technique se présente d'abord comme poison, elle peut devenir remède, si et seulement si, une initiative comme celle de Platon la détourne de sa fonction initiale ! Ce qui suppose une « disruption », et a à voir avec la « métis ».

-Disruption : « L'acte de la découverte a un aspect disruptif et un aspect constructif. Il faut qu'il brise les structures de l'organisation mentale afin d'agencer une synthèse nouvelle » (Arthur Koestler, *Le cri d'Archimède*).

-Métis : La technique, avant d'être l'acte de « fabriquer » est la capacité à « utiliser », à « se servir de ». La technique c'est « se tirer d'affaire » (Bergson, MacGyver !). C'est aussi la conception de Marcel Mauss. Le nom associé à la technique, chez les Grecs c'est « Métis », l'intelligence pratique, propre à certains dieux (Héphaïstos), à certains hommes (Ulysse, « polymekhanos), à certains animaux (seiche, renard...). Elle est la mère de « Poros » (expédient). Elle « fait corps » avec Zeus.

Le geste technique, c'est celui qui consiste à donner à un objet une signification qui n'était pas nécessairement celle qui accompagnait sa production. Ce geste technique est donc aussi un acte mental. Celui même que fait Platon ! C'est la signification d' « utiliser ».

Dans le vocabulaire de Bernard Stiegler, « adoption » correspond à « utilisation », « adaptation » correspond à « emploi », termes souvent confondus.

- Utiliser : un menuisier utilise des outils, ce qui requiert un savoir-faire, qui est dans le corps du menuisier. L'utilisation suppose l'initiative.

-Employer : - un client d'Ikéo monte son meuble en suivant le mode d'emploi que le client se contente de lire. L'emploi suppose l'obéissance.

- c'est aussi celui qui achète un ordinateur et qui doit apprendre à l'employer, c'est à dire avec lui ce pour quoi les « marques » l'ont fabriqué . Seuls quelques-uns sont en mesure d' « utiliser », de « se servir (d') » un ordinateur.

-Un « employeur » est en réalité un « utilisateur d'employeurs d'instruments».

-un « employé » est un « employeur d'instruments ».

Ces remarques faites, essayons de mettre des noms sous ceux de Teuth et de Thamous, en pensant à notre présent ; c'est dans un premier temps du moins, la démarche de Bernard Stiegler :

Bernard Stiegler et la révolution numérique

-Discours de Teuth : c'est le discours des « marques ». Ex. Apple :

« Lorsque vous prenez en main votre iPad, celui-ci devient un véritable prolongement de vous-même. C'est l'idée même qui a présidé à sa conception novatrice... Avec lui, tout devient si instinctif, comme surfer sur le Web, consulter ses e-mails, regarder un film ou lire un livre, que vous allez vous demander comment vous avez pu faire autrement jusqu'à présent » (Cité par O. Rey, *Nouveau dispositif dans la fabrique du dernier homme*, Conférence, n° 34, p. 367).

→Teuth : « faciliter », « soulager », Apple : « instinctif », autre terme pour ne pas dire « addictif ».

-Discours de Thamous : c'est le discours de ceux qui critiquent et dénoncent les effets nocifs qui accompagnent la diffusion du numérique. « Distraction » au détriment de l'« attention », « stimulation » au détriment de la « motivation ». C'est déjà le discours de Socrate !

Quant à Bernard Stiegler, il cherche à proposer, pour l'écriture algorithmique, une attitude comparable à celle de Platon pour l'écriture alphabétique. Pour cela il a recours à deux concepts adaptation et adoption.

-Commençons par l'adaptation : c'est la réponse positive, et passive, au discours de Teuth (et des marques !). En ce sens Bernard Stiegler reprend les arguments de Thamous :

-Thamous : « (l'écriture) ne peut produire que l'oubli ».

- B. Stiegler : « (la numérisation) détruit les savoirs », « généralise la toxicité » ; ce qui se présente comme un remède parce qu'il « soulage », « facilite », crée de l'addiction, et empêche une autre réponse qui relèverait de l'adoption.

Bernard Stiegler parle de « prolétarianisation ». Selon lui

« Le premier penseur du prolétariat qui pense le prolétariat sans le penser... mais qui déjà le donne à penser, c'est Platon » (*Pour une nouvelle critique de l'économie politique*, p. 43).

Que veut dire « prolétarianiser » ? La prolétarianisation ne se confond pas avec la paupérisation, comme le prolétaire ne se confond pas avec la classe ouvrière.

« Le prolétariat n'est pas la classe ouvrière. Tout le marxisme a mésinterprété Marx en les confondant » (Id. p. 56).

La prolétarianisation consiste à détruire les savoirs (aussi savoir-faire, savoir-être), et elle passe par la « grammatisation » qui s'est faite en plusieurs étapes (écriture, imprimé, machinisme, consumérisme...).

Ce qui explique la confusion, c'est qu'au XIX^e/siècle, on a prolétarianisé les producteurs, prolétarianisation accompagnée de paupérisation. La prolétarianisation correspondait alors au transfert du savoir technique dans la machine.

« Dans la manufacture et le métier, l'ouvrier se sert de son outil, dans la fabrique, il sert la machine » (Marx, *Le Capital*).

Au XX^e/siècle on a prolétarianisé les techniciens, les professions intellectuelles. On a aussi prolétarianisé les consommateurs (Ford, Bernays...).

La prolétarianisation détruit donc les « savoir-faire, mais aussi les savoir-vivre. Elle agit sur le corps et les esprits. Le corps est appréhendé comme « force de travail » et l'esprit comme « temps de cerveau disponible ».

La phase de prolétarianisation consumériste s'est accompagnée d'une diminution de la pauvreté mais d'un accroissement de la « misère symbolique ». Parler de « misère symbolique », c'est supposer que « ce qui fait que la vie vaut la peine d'être vécue » ne se limite pas à la question du « niveau de vie ». La question de la consommation se poserait même si on trouvait des sources d'énergie non polluantes, en quantité suffisante et justement réparties. Le mode de vie consumériste relève de la « misère symbolique ». La vie, mode d'emploi (cf. Georges Perec).

Bernard Stiegler parle de la « prolétarianisation du consommateur » :

-« L'homme de la société hyperindustrielle, c'est-à-dire de la société de contrôle, voit une part toujours plus grande de ses comportements sociaux pris en charge par le système techno-économique, en sorte qu'il se trouve toujours plus dépossédé d'initiatives et de responsabilités, tandis qu'il ne cesse d'être infantilisé (et par là même coupé de ses enfants, qui ne trouvent plus en lui aucune autorité) par les industries culturelles qui ont pour fonction de lui faire adopter de nouveaux « modes de vie » qui sont essentiellement des modes d'emploi remplaçant et court-circuitant ses savoir-vivre » (*Réenchâter le monde*, p. 66).

L'adaptation se traduit sur le plan des savoir-vivre par le fait que les conduites finissent par se régler sur les produits disposés sur le marché. Les produits sont « à obsolescence programmée », jetables, pour être rapidement remplacés. Or la jetabilité consiste en une organisation du « détachement, de « l'infidélité ». D'où la liaison entre :

- flexibilité de l'emploi (et non du travail).
- adaptabilité du consommateur.
- mobilité de la vie conjugale.

Bernard Stiegler rapporte l'exemple d'une femme qui était allée chercher un enfant en Russie puis, au bout d'un an, l'avait « retourné » comme on le fait d'un produit qui ne donne pas satisfaction.

Une des conséquences, c'est que le marché ne crée pas une véritable sociation, qui suppose une certaine durabilité (des objets) et une certaine fidélité (des conduites).

« Ce qui est consommé ne peut être adopté,

puisque au contraire cela doit être d'emblée jetable » (*Ph. P.* 253).

« Le marché a remplacé la philia » (*Télécratie*, p. 76).

En décrivant l'adaptation, on a dessiné en creux l'adoption. Ce terme a un sens très fort puisqu'il renvoie directement à la signification métaphorique qu'il a dans le *Phèdre*, et qu'il renvoie aussi à la conduite qu'on peut avoir à l'égard d'un être humain dont on « prend soin ».

Question :

Qu'est-ce qui différencie et rend possible l'adoption plutôt que l'adaptation ?

- On peut déjà répondre que l'une et l'autre sont des réponses, l'une étant une réponse « toxique », l'autre une réponse « thérapeutique ».

Dire qu'elles sont des réponses, cela signifie qu'elles s'incarnent dans des artefacts, des techniques qui permettent aussi bien la « sociation » que la « dissociation ».

« L'hypomnématon peut... soit prolétarianiser la psyché qu'il affecte, soit individuer cette psyché » (*Eco pol.* p. 60).

Ce qu'on voit bien avec l'écriture :

Dissociation

instrument de pouvoir,

menace de la vie de la cité

Sociation

condition de la citoyenneté.

la loi est écrite,

Tout le monde peut la lire

→ le poison peut devenir remède.

On peut évoquer la correspondance de Machiavel avec Vettori ; on peut y voir comme un exemple d'adoption à l'époque de la diffusion de l'imprimerie :

- Parlant de son exil, il écrit qu'il « s'y use », que sa « cervelle » risque « de moisir tout à fait », mais il y a face à cette situation, deux attitudes possibles :

Aller à la taverne

Ecrire à son ami

s'encanailler → s'user

« je m'y use »

Mais

s'user

≠

écrire « je m'y use »

court-circuit

circuit long

qui supposent (si on transpose)

produits, marché

livres et école

B. St. ajoute

pulsion

désir

Ce qui empêche Machiavel de « s'user », ce sont les livres et le temps de la lecture.

Mais

Le remède peut devenir poison

C'est ce que suggère Olivier Rey :

- Déjà le projet encyclopédique, par le recours à l'ordre alphabétique, témoigne de l'impossibilité d'une totalisation ordonnée du savoir. C'est du « Google » avant l'heure !

« Les grandes bibliothèques, rassemblant des millions d'ouvrages... sont devenues des lieux non de rassemblement du savoir, mais des lieux témoignant de l'impossibilité de rassembler le savoir, des lieux de la disproportion, écrasants pour des êtres humains complètement dépassés par l'ensemble de ce qu'ils ont élaboré et entreposé... » (Conférence, n° 34, p. 373).

Songons aux éditions intégrales de Bach, Mozart...

→ Certains des griefs adressés au numérique pouvaient être adressés à ce qui précédait. Le numérique ne faisant qu'amplifier un problème antérieur.

« A cette prolifération, la numérisation n'apporte aucun remède...une chance nous était donnée de nous ressaisir, de repenser ce qui vaut d'être écrit, imprimé, catalogué, conservé. La numérisation et la miniaturisation, en permettant de stocker une encyclopédie sur un DVD, est une façon de refuser cette chance, de permettre au processus cancéreux de se poursuivre. La tablette de lecture est un instrument de survie dans un monde devenu inhabitable au fur et à mesure qu'on inventera de tels moyens d'y survivre » (Id. p. 374).

Il faudrait se garder d'opposer, comme on le fait parfois, le livre à l'ordinateur, comme « l'instrument spirituel » et la « machine à décerveler ». Demandons-nous par exemple, combien il y a de véritables livres, c'est-à-dire d'ouvrages ayant vocation à être lus, dans certains magasins qui se font passer pour des librairies. Et combien il y a de véritables lecteurs. Avoir une bibliothèque ne fait pas de nous un lecteur. Comme le dit Aristote à propos des mains et de l'intelligence, on pourrait dire : « Ce n'est pas parce qu'il a un livre entre les mains, une bibliothèque, que l'homme est lecteur, c'est parce qu'il est lecteur qu'il peut avoir un livre entre les mains » ! « On donne des flûtes au flutiste » ! Quelquefois, « lire » relève de l'« emploi ». Il faut savoir « utiliser », « se servir d' », un livre ; et quelquefois le meilleur usage consiste à caler une armoire ou à entretenir un feu de cheminée.

On a donc vu que le même instrument peut être poison ou remède. Posons-nous alors la question :

Comment ce qui se présente d'abord comme un poison
peut-il devenir remède ?

Voici la réponse de B. Stiegler :

à une condition

« à la condition que la cité consente à faire l'effort et l'investissement indispensables pour que la technique qui crée de la dissociation devienne au contraire l'organisation d'un nouveau dispositif d'association » (Tél. p. 33).

Cet effort, en Grèce, c'est l'institution de l'école (d'abord l'Académie, le Lycée), mais aussi le théâtre.--> réponses sociales.

→ C'est cela l'adoption

- L'adoption se fait dans l'après-coup, à partir d'un déjà-là et consiste à faire du poison un remède. Prédéterminé : le poison est antérieur.

« Nous ne maîtrisons pas la nature des hypomnémata qui s'imposent à nous comme « ce à quoi il faut s'adapter » alors qu'il faudrait les adopter ».

Nous avons le choix entre « s'adapter » et « adopter » par rapport à quelque chose qui nous a été imposé.

- L'adoption suppose un effort, un investissement sur le long terme, qui prend la forme d'institutions.

« Les appareils psychiques ne peuvent pas se socialiser sans passer par les pharmaka qui constituent le système technique » (Ph. p.185).

C'est ce en quoi la réponse de Bernard Stiegler n'est pas d'ordre individuel, comme le serait celle du sage, du moine qui s'isole du monde

- L'adoption repose sur l'idée de « transmission intergénérationnelle ».

B. Stiegler parle du circuit long de l'adoption, par opposition au court-circuit qu'est l'adaptation.

Cette opposition congrue avec la distinction « désir/pulsion ». B. Stiegler donne à « énergie » une acception suffisamment large pour inclure, à côté de l'énergie physique, l'énergie libidinale, i.e. joindre Freud à Marx.

Sa thèse, c'est que pour passer du stade de la prolétarisation du producteur au stade de la prolétarisation du consommateur, le capitalisme a dû exploiter l'énergie libidinale de façon à favoriser la pulsion (circuit court) plutôt que le désir (circuit long).

« le capitalisme, au XX^e/s a fait de la libido sa principale énergie » (Réench. p. 29).

Cf. Pasolini.

La pulsion cherche à se décharger rapidement, simplement, dans des objets à renouveler constamment (du fait que l'homme n'est pas seulement un être de pulsion mais aussi un être de désir); le mode de satisfaction de la pulsion s'accompagne donc de l'addiction et génère une forme de « fidélité » toxique. L'addiction est donc la forme toxique de la fidélité.

→ Le consumérisme consiste donc en une organisation de la consommation addictive et le marketing apprend à être un dealer efficace.

Le désir, à l'inverse, est la satisfaction différée (circuits longs). Il s'investit sur des objets qui « consistent », par exemple l'art, le savoir, mais aussi l'amour. « Consister » = ce qui n'a pas de prix.

Pb : difficulté à faire la différence entre la conduite addictive du consommateur d'alcool, de jeux vidéos, de drogues diverses, et la passion du chercheur, jamais satisfait de ce qu'il connaît déjà (cf. Pascal : « Sans examiner toutes les occupations particulières, il suffit de les comprendre sous le divertissement » 137B).

Où placer la conduite de Don Quichotte ?

Ce qui caractérise notre présent c'est la concurrence entre ces deux circuits, court et long, que sont le marché et entre autres, l'école et la famille.

« La liquidation de toutes les relations de dépendance qui étaient créées par les organisations de la fidélité est devenue le mot d'ordre du libéralisme » (*Ph.p.* 106).

Organisation des circuits courts et institution des circuits longs sont en concurrence, et surtout la concurrence est inégale.

Les « industries de programmes et les marques » sont vis-à-vis de l'école et des rapports entre générations dans un état de guerre. S'il n'y a « pas d'école avant la lettre », si l'école est une « école de l'attention », les « industries de programmes » produisent une perte de savoir-vivre, une désindividuation, une dissociation.

Le caractère inégal de la concurrence tient au fait que les industries de programmes agissant dès avant l'école, hors et dans l'école, contribuent à empêcher l'école et les parents de remplir leur tâche éducative respective.

B. Stiegler prend l'exemple de la présence de distributeurs de boissons dans les lycées :

« Il ne s'agit pas seulement ni essentiellement d'y vendre de ces boissons saturées de sucre, mais d'y créer cette habitude de consommation en groupe ».

Cette introduction des distributeurs joue le rôle de « tuteur », de « nouveau parent », pour créer « un nouveau processus d'individuation de référence ». Ces termes sont ici employés dans un sens métaphorique ; cette pseudo-adoption est une adaptation.

Le distributeur, les marques remplacent à la fois les parents et l'école, comme agents de sociation. Devenues des catégories ciblées par le marketing, les âges ne forment plus des générations.

Tranches d'âge

Génération

adaptation

adoption

L'adaptation fait selon le registre pulsionnel ce que l'adoption fait selon le registre du désir.

A cela il faut ajouter le fait qu'à la différence de la réponse adaptative, la réponse adoptive demande du temps. Ce temps, c'est celui de la civilisation. Il a fallu deux millénaires pour adopter l'écriture.

Or la révolution numérique se caractérise par l'innovation continue, ce qui rend difficile l'adoption i.e. le développement d'une civilisation et ne permet que l'adaptation sans cesse à recommencer.

D'où ce qui semble être un pari de la part de Bernard Stiegler : il est possible malgré tout de faire pour le numérique ce que Platon a fait pour l'écriture. D'où ses initiatives pratiques, à côté de son activité théorique.

Le diagnostic sur notre présent est accablant :

- « école, lycée université sont en ruine ».
- « danger porté au niveau mondial ».
- « sentiment apocalyptique sans dieu ».
- « Dans de telles conditions, une socialisation harmonieuse des technologies transformationnelles ... est inconcevable ».
- « immense bêtise systémique ».
- « ... le destin d'Artem deviendra la norme : ce sera la norme de l'enfant jetable ».
- « désenchantement du monde ».
- « machines à produire le pire ».

Néanmoins

- il a écrit *Réenchanter le monde*.

- Et surtout son propos n'est pas nostalgique, encore moins passéiste:

« La question n'est pas pour autant de dénoncer l'industrie, bien au contraire : l'avenir est du côté d'une nouvelle forme d'industrie ».

La réponse finale de Bernard Stiegler, comme celle de Platon, n'est pas celle de Thamos ou de Socrate.

A la question que posait Lénine (Que faire ?), la réponse de B. Stiegler serait :

Trouver les conditions de l'adoption du pharmakon numérique

A défaut de donner la solution, il a le mérite de proposer une manière de poser le problème, à savoir en termes pharmacologiques.

« Nous nous trouvons confrontés à une situation de radicalisation absolue de la question pharmacologique » (*Ph.* p. 253).

Pour conclure :

On pourrait prolonger le parallèle avec Platon :

-Platon : concernant les prolongements pratiques de son activité théorique, on peut en distinguer quatre :

-1) l'idée d'une cité juste, d'une république : « le genre humain ne mettra pas fin à ses maux avant que la race de ceux qui, dans la rectitude et la vérité, s'adonnent à la philosophie n'ait accédé à l'autorité politique ou que ceux qui sont au pouvoir dans les cités ne s'adonnent à la philosophie, en vertu de quelque dispensation divine » ; l'important est l'idée de « quelque dispensation divine ». Se trouve récusé un certain volontarisme politique.

-2) La tentative de « conseiller le prince », Denys I et II de Syracuse.

- 3) La fondation d'une école philosophique, l'Académie, en 387.

-4) La création toujours vivante d'une communauté de lecteurs intéressés par la philosophie et la pensée.

On doit pouvoir trouver des formes équivalentes s'agissant de Bernard Stiegler, au moins pour trois d'entre elles.

Remarque ultime concernant la dimension politique de la pensée de Bernard Stiegler :

1) Tout n'est pas possible aux êtres humains : il y a comme un cours de l'histoire, ordonné par l'évolution des techniques, qui échappe au pouvoir des hommes (influence possible de Heidegger : quelque chose s'impose comme un destin).

2) Tout se passe comme si Bernard Stiegler reprenait à son compte la conception grecque de la « machine ».

Qu'est qu'une « machine » pour un Grec ? « Machine » vient de « mekhanè ». La « mékhanè » a à voir avec la « ruse », le « piège ». Ce terme a été conservé dans l'expression latine « deus ex machina ». La « machina », c'est la grue qui fait apparaître le dieu sur une scène de théâtre. La « machine » sert à produire un effet visible, avec des ressorts cachés. Cet effet est souvent au service d'une intention mauvaise, d'où l'expression « machine infernale » (un réveil, un bouquet de fleurs qui cachent une bombe). A noter que la plupart des termes associés à la technique ont cette signification : machination, fabriquer, manœuvre, manipulation... Toutes ces significations étaient présentes dans les termes « mékhanè » et « métis ».

A ce titre, la « machine » pour les Grecs, c'est le cheval de Troie : on y retrouve les deux sens de « machine » : c'est un agencement de pièces et c'est aussi un piège. Remarquons que l'informatique a repris ce terme (« Trojan »).

Il semble que pour Bernard Stiegler, une machine est d'abord cela, une « machine à produire le pire ». Le monde dans lequel nous vivons est un monde de machines. Et nous sommes un peu comme les Troyens, placés devant des machines qui nous fascinent ou nous effraient. Le pari de Bernard Stiegler consiste à penser que nous ne sommes pas condamnés à partager le sort des Troyens. Déjà connaître un peu de grec (métis, mékhanè, sophisma...) ou quelques textes grecs nous aide à ne pas être comme les Troyens.

Précisons que Bernard Stiegler n'envisage pas son projet dans la perspective d'une suppression du capitalisme. Mais cette limitation permet d'agir dès maintenant, sans attendre cette hypothétique suppression.